

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 952 — 10 Juillet 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



LES INONDATIONS DU

Les femmes
tion les a faites, font
Si vous vouliez les

victimes à l'Hôtel-Dieu. — (Dessin de M. Lix, croquis de notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les inondations dans le Midi. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Gilbert de Savonier (suite), par Marc Bell (Michel Bandignon). — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Bibliographie, par Jules Noriac. — Musique, par M. Albert de Lasalle.

GRAVURES : Les inondations. Toulouse : Transport des victimes à l'Hôtel-Dieu; — campements; — recherche dans les décombres; — mort de M. d'Hautpoul. — La ville et ses environs; — épisodes. — Sauvetage. — Distribution du pain. — Bagnères-de-Bigorre, Foix, Agen; — les victimes, etc.

COURRIER DE PARIS

IMAGINEZ DEUX millions de bouches ouvertes à la fois par le même bâillement et poussant un *aaaah!* formidable avec le plus triste ensemble.

Voilà la note du jour.

Paris crève d'ennui sous les averse qui lui pourrissent les os. Mais où aller pour fuir l'abominable été qui rendra illustre l'an de champignons 1875?

Au bord de la mer?

Avec la pluie, c'est le spleen compliqué de moisissure. Savez-vous rien d'horrible, de navrant, d'abrutissant, de pétrifiant, d'assassinant comme de contempler du haut de la falaise un immense et sinistre horizon dont le gris lugubre est zébré de noir par la giboulée?

Le bord de la mer n'est pas, je le confesse, mon idéal ordinaire. Je trouve que l'embourgeoisement de l'Océan est le plus écœurant des spectacles. Je trouve que l'orgue de Barbarie et le piano font avec le bruit de la vague le plus discordant trio que l'intelligence puisse détester.

Mais, si la pluie s'en mêle, ce qui n'était qu'assommant devient odieux.

Pauvres martyrs de la routine! ô vous qui, lorsque juillet arrive, montez en chemin de fer, parce que c'est la mode, que je vous plains du fond du cœur, car je sais les effroyables tortures qui vous attendent.

Je parlais de la mer. Je les ai vus clapoter dans la boue des rues non pavées, pour se rendre aux soirées fumeuses d'un casino borgne; je les ai vus, ces fanatiques de la banalité, qui font invariablement ce que le panurgisme ordonne de faire.

Ils arrivaient, les femmes crottées jusqu'à la ceinture, les hommes trempés jusqu'aux os, allant à tâton sur la grève, s'enfonçant dans le sable, roulant sur les galets. Et pour quel plaisir, grand Dieu! Pour le plaisir d'entendre un grotesque de troisième catégorie débiter une chansonnette comique dont l'Eldorado ne voudrait pas, ou quelque fruit sec du Conservatoire, section des poires tapées, écorcher un air de Verdi.

Et le jour! ah! le jour, c'est pis encore. La grande distraction consiste à aller voir les pêcheurs qui reviennent empestant le poisson gâté, et de regarder avec ahurissement deux ou trois raies se posant sur le dos de quatre ou cinq merlans.

C'est la grande volupté de la journée, après quoi on se jette sur son lit, ou l'on fait un rubicon à un liard le point avec les cartes graisseuses de l'hôtel.

Et la pluie tombe toujours! Et les bronchites pul-lulent, et l'on tousse, crache, éternue, en se disant tout bas :

— Ai-je été assez bête, mon Dieu! de quitter le ruisseau de la rue du Bac.

~ Aux environs de Paris, c'est le même thème, mais avec d'autres variantes.

On est enfermé dans le salon du rez-de-chaussée dont les murs pleurent des larmes de salpêtre.

On s'ankylose, on se rhumatise. La voix agaçante du coucou vient vous narguer; le merle vous siffle.

Le mari maussade, la femme énervée, se querellent; pour tuer le temps, on tire les oreilles aux enfants qui reviennent avec de la boue jusqu'aux genoux.

On essaye de lire un journal, on s'endort dessus. Mais l'humidité vous réveille avec un frisson.

Ah! s'il arrivait quelqu'un de Paris!

On a sonné! Merci, mon Dieu! c'est un intermède.

Tous les nez se collent à la fenêtre. C'est un pauvre qui demande deux sous. Qu'il aille au diable!

Madame veut se mettre à jouer une *ariette*, un rien.

— Tu sais, j'ai assez de la pluie, exclame monsieur. Si j'avais envie d'entendre toute la journée la Valse des Roses, j'aurais acheté une serinette.

On resonance. Malgré l'averse, monsieur, qui n'y tient plus, s'avance lui-même dans l'allée du jardin pour voir plus vite qui est là.

— Allons, bon! les Ducerceau ne viendront pas dîner. Ils avaient pourtant promis. Fiez-vous donc aux amis. Sous prétexte qu'il tombe quelques gouttes. Alors ils ne venaient pas pour nous, ils venaient pour eux. Ils prenaient notre maison pour une auberge. Enfin!...

Monsieur reprend son journal, madame son crochet. Chacun d'eux, n'ayant rien de mieux à faire, se découvre des défauts inconnus ou des rides nouvelles, quand tout à coup, patatras... C'est le petit qui, n'osant plus sortir pour tuer son désœuvrement, voulu regarder le mouvement de la pendule et l'a flanquée par terre. Tempête de famille, qui fait diversion, mais qui ne dure malheureusement qu'un quart d'heure.

La pluie persiste. Il est trois heures moins vingt, et on ne peut se coucher qu'à dix heures!

Enfin cette fois c'est un visiteur!

Un parasite dont on a dit cent fois à Paris :

— Quel insupportable animal, que ce Durandin! Je finirai par lui fermer ma porte.

Lui refuser la porte! Il n'y a pas de danger. C'est le ciel qui l'envoie; on se précipite à sa rencontre :

— Ce cher Durandin! comme il est aimable! il n'oublie pas ses amis, lui... Il fait un peu humide, mais c'est charmant tout de même la campagne, vous allez voir.

Le cher Durandin, qu'on emmène jouer au tonneau sous le hangar, pince une bronchite épouvantable. Le soir, à onze heures, quand il s'en va, ce n'est plus de la pluie, c'est un torrent. On lui prête un vieux parapluie cassé, parce que maintenant que monsieur n'a plus besoin de compagnie, il se dit :

— Je le connais; il le garderait, s'il était neuf.

Sur quoi, le cher Durandin s'en va, une lanterne à la main, une rigole dans le dos, à travers les flaques, et pensant tout bas :

— Fallait-il que j'aie besoin de trouver un gigot gratuit pour venir dîner chez des crétins pareils par un temps semblable!

Pendant ce temps, la famille se met au lit en dialoguant :

— Il est tout de même assommant, cet animal-là... sans compter qu'il triche. Il m'a gagné douze sous parce qu'il se rapprochait toujours de la grenouille.

— Tu ne vas pas me laisser dormir! interrompt madame; la journée a été assez longue pourtant, mon Dieu!

On souffle la bougie, on clôt la paupière, mais soudain tout le monde se réveille en sursaut.

— On marche dans le jardin!

— Tu crois? fait monsieur pâlisant.

— Écoute, on scie un volet.

Après bien des hésitations, on prend un fusil, on descend, escorté par la cuisinière, et l'on constate que c'est le vent qui faisait grincer une branche d'arbre le long de la maison.

Allons, bonsoir; cette fois, l'on s'endort.

Mais, hélas! le malheur, c'est qu'il faudra se réveiller le lendemain et recommencer la même vie.

~ Préfère-t-on le voyage au lointain?

Ah! oui, parlons-en. Je vous les recommande les pays de montagnes quand il pleut.

La Suisse, par exemple! O Interlaken, recoin vanté des touristes! O montagnes des Vosges! O sombres Pyrénées! Je connais les charmes que vous réservez en pareil cas à ceux qui vous visitent.

Ces grands diables de sapins, qui ont l'air de peupler de gigantesques cimetières, vous donneraient des idées de suicide quand les nuages blafards traînent sur eux comme des torchons sales.

Je l'ai savourée, la volupté de la chambre d'hôtel, avec une bougie clignotante qu'on voit à peine à travers la porte, et qui éclaire par son détestable goût.

Je le connais aussi, ce sal...

des ridicules cosmopolites, où les nationalités s'entre-regardent en chiens de faïence.

Je les connais, ces heures abrutissantes passées en tête-à-tête avec la montagne, dont on aperçoit la forme indécise comme à travers un verre dépoli.

Et c'est encore toi, mon vieux Paris, en dépit de ton macadam, c'est encore toi l'endroit du monde où l'on s'ennuie le moins horriblement, quand tu n'es pas le lieu de la terre où l'on s'amuse avec le plus d'esprit.

~ Cependant, il faut l'avouer, et j'ai commencé par là, cependant tu bâilles avec bien de la conviction pour le quart d'heure.

Tu n'as pas l'air de te douter que l'on travaille à te préparer une distraction internationale. Cette distraction, c'est l'Exposition maritime et fluviale des Champs-Élysées.

Décidément, l'eau se fourre partout cette année.

On y verra, disent les réclames, un aquarium colossal. Ce sera toujours une consolation pour M. Prudhomme, en attendant qu'il ait vu se réaliser son rêve de Paris port de mer.

On t'apprête aussi, mon vieux Paris, les menus dramatiques de ton hiver, et l'un des plus habiles à te servir des plats délicats vient d'en terminer un que tu dégusteras vers le mois d'octobre.

Métaphore à part, Émile Augier a terminé une comédie inédite, mais qui déjà a une histoire.

Cette comédie était destinée aux Français. Mais Augier, à ce qu'on raconte, n'aurait pas trouvé l'empressement auquel il a droit dans la maison de Molière.

Il n'y a peut-être pas de rôle dans la pièce pour M^{lle} Croizette.

Alors, dame! Émile Augier, dont la patience est le moindre défaut, s'en serait allé d'un bond au Palais-Royal, toujours heureux, toujours chanceux.

C'est un événement qu'une pièce d'Augier. Celle-là, dit-on, a au suprême degré le coup de dent énergique du maître.

Elle emportera le morceau au uom du *castigat ridendo mores*.

~ A propos de mœurs, si nous ne corrigeons pas les nôtres, ce ne sera pas faute d'encouragement. Feu Montyon est dépassé.

On annonce, en effet, que M^{me} la duchesse d'Ortrante vient de léguer à l'Académie française un capital de deux cent mille francs, dont l'intérêt servira à établir un prix de vertu qui ne sera décerné que tous les trois ans.

Tous les trois ans, par conséquent, la personne la plus vertueuse de l'aimable société recevra trente mille francs à titre de rémunération. C'est un joli denier, assurément, et la fondation mérite qu'on y applaudisse.

Je vous avouerais, toutefois, que je trouve bien vague cette expression de vertu que l'on emploie toujours sans la définir jamais. Vertu de quel genre? Et comment comparer entre eux des mérites absolument différents?

La chasteté est une vertu.

Le dévouement en est une autre; la bravoure aussi, le patriotisme de même.

Allez donc peser à justes balances la valeur respective de la rosière et du héros, de celui qui s'illustre par une action d'éclat ou de celle qui, silencieusement, dans l'ombre, va consacrer sa vie à élever un orphelin ou à soigner un vieillard malheureux!

— Les prix de vertu, disait un jour un illustre académicien chargé d'en distribuer, les prix de vertu mettent bien rarement dans le but. Mais c'est égal, pour l'exemple, il faut bien que nous ayons l'air de viser.

Ainsi la pauvre humanité reste imparfaite, alors même qu'elle cherche à faire le mieux qu'elle peut.

~ Nous avons de plus en plus le culte (dans certains camps on pourrait dire le fétichisme) de nos célébrités. Le moindre incident qui les concerne devient matière pour les biographes.

C'est ainsi que de toute part on s'est occupé ces jours-ci de la maison de campagne de Corot. C'était un bien modeste réduit qui rappelait le maître par son détestable goût.

Il y avait des chaises à coucher, véritables armoires,

étaient si exigües qu'on aurait volontiers ouvert la fenêtre pour passer la manche de son habit.

En revanche, le jardin, que l'on avait laissé en état d'indépendance parfaite, avait pris des aspects d'une réelle beauté.

Un des attrails de la propriété pour l'acquéreur était aussi le kiosque illustré de peintures faites par Corot et par ses amis.

C'était une coutume entre eux.

M. Dumesnil, dans son curieux livre intitulé *Corot, souvenirs intimes*, livre qu'Aimé Millet a fait précéder d'un portrait superbe du maître, M. Dumesnil montre comment Corot rendait heureux ses amis et lui-même en faisant de la peinture chez eux et en se contentant de travailler pour la soupe.

C'est ainsi qu'il exécuta des décorations chez Léon Fleury et chez Daubigny.

M. Dumesnil raconte que le premier avait une petite maison de campagne à Magny-les-Hameaux, entre Versailles et Chevreuse. Corot et A. Viollet-Leduc, s'y trouvant réunis un jour, eurent à subir un de ces temps affreux qui rendent toute sortie impossible. Que faire? Telle était la question posée en regardant tomber la pluie. Corot répondit: «Faisons de la peinture, c'est le moment de choisir le temps qu'on veut dans le paysage.»

Léon Fleury avait justement l'intention d'orner sa salle à manger; déjà il avait marqué le plus grand panneau en face de la cheminée. Corot, pour lui être agréable, mit tout en train, traça d'autres compartiments et se chargea d'en faire deux pour sa part: l'un au-dessus de la cheminée et l'autre en face, à gauche de la composition centrale, laquelle est de Léon Fleury. Le panneau de droite a été exécuté par A. Viollet-Leduc; le tout sur la muraille même, qui était recouverte d'une peinture vert pâle et a servi de fond. Plus tard, la maison fut vendue, et on assure que le nouveau propriétaire, un cultivateur, ayant appris la valeur de ces décorations, les a respectées et en prend soin, la pièce où elles sont n'étant pas consacrée à un usage habituel.

Nous espérons bien que l'acquéreur de la maison de Corot aura le même respect pour le fameux kiosque; nous en sommes même sûr; car l'acquéreur est un homme intelligent qui prendra pour devise: *Ut pictura poesis*.

Il était temps, d'ailleurs, que M. Alphonse Lemerre, l'éditeur du *Parnasse*, se mit sur les rangs pour acquérir la propriété de Corot.

En effet, déjà elle était convoitée par des spéculateurs qui voulaient exploiter la célébrité de la renommée du peintre.

L'un de ces spéculateurs était venu visiter la maison et avait déjà fait part de ses plans au jardinier qui la gardait.

— Vous comprenez, avait-il dit, cela fera un établissement charmant; à deux pas des étangs, en arrangeant des bosquets avec des balcons couverts et un bal tous les dimanches, cela deviendra populaire tout de suite. Je prendrai pour enseigne: *A la Pipelette du père Corot*. Je demanderai à un peintre un tableau qui le représente en train de fumer sa fameuse pipe. Je ferai reproduire ce tableau sur une grande affiche dont j'inonderai tout Paris...

Tel était le plan de cet ingénieux traître. Plan qui a été déconcerté par l'enchère de M. Lemerre. Dieu merci! Il aurait été trop attristant de voir l'image de Corot servir de réclame à un débitant de gibelottes.

Cette maison, les souvenirs de Corot la peuplent tout entière. Mais il ne faudrait pas croire qu'il en eut toujours la disposition.

Longtemps elle appartient à son beau-frère, et vous savez que la famille de Corot ne professait d'abord talent qu'un médiocre enthousiasme.

Une anecdote à ce propos, anecdote qui me ramène au kiosque dont je parlais plus haut.

Un beau matin, l'idée vient à Corot d'y exécuter des peintures murales, qui lui donnent aujourd'hui une si grande valeur. Plein d'ardeur, il se met à l'œuvre sans rien dire à personne. Mais, quand il a commencé, un scrupule le prend...

Il vient à Paris chez un de ses amis et lui raconte ce qu'il fait.

— Eh bien? lui dit l'ami.

— Eh bien, je suis très-inquiet.

— Comment cela?

— On va peut-être trouver que j'ai sali les murs.

Encore le droit des pauvres.

On sait par quelle interminable suite de contestations cette affaire a passé. La question frisant l'économie politique, à ce qu'il paraît, nous ne voulons pas l'aborder dans ce Courrier. Contentons-nous de souhaiter que l'amendement qui doit dégrever en partie les théâtres de cet impôt effrayant soit enfin accueilli, et joignons à ce souhait un souvenir de Lireux, qui fut un des adversaires les plus ardents et une des victimes aussi de ce fameux droit.

Lireux était alors directeur de l'Odéon, et dame! on n'y faisait pas de bien belles recettes.

Un jour notamment (il y avait eu dans la rue je ne sais quel mouvement populaire), trois personnes seulement avaient pris des places au bureau. Cela formait un total de neuf francs, soit quatre-vingt dix centimes pour le percepteur de l'assistance publique.

Lireux en personne arrive, portant une grande boîte dans laquelle étaient les dix-huit sous enveloppés dans une multitude de papiers, et gravement:

— Monsieur, comme je suis certain, grâce à la loi actuelle, de finir à l'hôpital, veuillez dire à M. le directeur de l'assistance qu'il serait bien aimable de mettre ces dix-huit sous de côté, afin que, le jour où j'irai mourir de faim sur un de ses grabats, il fasse placer dans ma bière du son au lieu de sciure de bois.

L'employé ahuri regardait tour à tour Lireux, la grande boîte, les dix-huit sous.

Depuis lors, c'était à qui, parmi les percepteurs, ne voudrait plus faire l'Odéon.

On lit beaucoup (cela n'en vaut pourtant pas la peine) *les Lettres à une autre Inconnue*, de Mérimée. Tout d'abord, une formule de la couverture m'a paru étonnante.

On y lit, en effet: Prosper Mérimée de l'Académie française.

Il me semblait que cette désignation tombait d'elle-même avec la mort du titulaire.

Quand on est enterré, on n'est plus de l'Académie française, la preuve, c'est qu'on vous y remplace. Et puis, comme il paraît mesquin, ce titre, par delà la tombe.

Une autre remarque que je dédie aux amis du Midi.

Les Lettres à une autre Inconnue embrassent deux années.

Chaque fois, Mérimée gémit sur la rigueur de la température: «Les Parisiens qui viennent ici nous reprochent de les avoir trompés.»

L'année suivante, mêmes doléances. On claque des dents, et Mérimée de se lamenter de nouveau sur les rigueurs d'un hiver exceptionnel. Je commence à croire, moi, que cette exception-là est la règle générale.

Je suis allé deux fois rendre, l'hiver, visite aux bords charmants de la Méditerranée. Les deux fois j'y ai rencontré la glace, la bise, la neige.

Mais on me disait, comme Mérimée:

— C'est tout à fait exceptionnel.

Ah! le bon billet qu'a La Châtre.

Un passage curieux encore. Mérimée, dans une lettre, parle d'une Vénus qu'on vient de retrouver. Il s'étonne que dans les antiques les mouvements pris sur nature «soient toujours d'une merveilleuse grâce et parfaitement chastes en même temps.»

A quoi il ajoute ces lignes plus que bizarres:

«Lorsqu'on les fait répéter à nos modèles dans nos ateliers, ils semblent affectés et indécents. A quoi cela tient-il? Je me suis demandé souvent si cela tient à la condition sociale des modèles, et si des femmes du monde ne seraient pas plus près de l'antique. Quel dommage que ces expériences, qui seraient si instructives, ne puissent pas se faire plus facilement!»

La théorie de Mérimée, en laissant de côté ce qu'elle a de graveleux, nous paraît être un véritable contre-sens en matière d'art.

Les femmes du monde, telles que notre civilisation les a faites, font corps avec leurs toilettes.

Si vous vouliez les en séparer, vous ne trouveriez

que gaucherie, sans parler des déceptions que vous ménagerait l'expérience.

Dans l'antiquité, ces formes, à la fois nobles et gracieuses dont Mérimée s'étonne, couraient partout les rues; à l'encontre de ce qu'il paraît en penser, c'était chez les femmes du peuple que l'on rencontrait la beauté dans sa pureté la plus irréprochable. Pauvre Mérimée! demander des lignes sculpturales à la femme moderne. Il oubliait donc le corset.

Puisque le nom de Mérimée a un regain d'actualité, donnons ici un mot de Sainte-Beuve sur son ex-collègue de l'Institut.

On parlait du talent incontesté de Mérimée.

Sainte-Beuve faisait chorus. Seulement, comme la critique ne perdait jamais ses droits avec lui, il ajouta ce commentaire:

— Il est admirable, mais à condition de ne pas vouloir élargir son cadre; il fait du grand petit; c'est un *détaillant de génie*.

Dans les *Lettres à une autre Inconnue*, le détail est resté, mais le génie ne se retrouve guère.

Jour de Dieu! voilà un gaillard qui n'y va pas de main morte!

Legaillard est un dompteur.

S'il faut en croire le *Figaro*, il arriverait ici, remorquant cinquante lions et trente éléphants, sans compter le fretin, tel que tigres royaux et panthères variées.

Je confesse que ces totaux ne m'ont inspiré aucun émoi. Abondance de lions me paraît nuire en pareil cas. L'unité est infiniment plus émouvante.

Je me rappelle, et sans doute vous vous rappelez aussi, le dompteur Charles.

Lorsqu'il entra dans la cage de son grand tigre, c'était précisément le tête-à-tête qui donnait le frisson. On assistait à ces exercices comme à un véritable duel. Si, au contraire, vous prodiguez les fauves, cela devient banal.

Qu'y a-t-il de plus ennuyeux qu'un piano? Deux pianos, dit une scie connue.

Dix lions ensemble me laissent indifférent. Si vous en mettez vingt, je me sens envie de crier: *Assez!* A trente, je proclame qu'il y en a trop, et je ne veux plus me soucier de ce spectacle banal.

En conséquence, l'Américain en question me paraît risquer de faire un respectable four.

Il arrivera à nous prouver par la surabondance que les bêtes féroces ne sont que des caniches méconnus.

Et alors...

X... est le pendant de M^{me} Benoiton.

Il n'est jamais, mais là jamais dans son ménage. Ce qui ne l'empêche pas, quand on lui parle de sa femme, de se répandre en éloges et en adorations.

— Ah! mon ami, quel ange!... si tu savais comme je suis heureux!

Et il part en vous serrant la main d'un air de conviction.

— Ce diable de X...! disait hier quelqu'un, il a inventé une nouvelle espèce de bonheur: le bonheur à la cantonade.

Un charmant mot de circonstance.

C'était l'autre soir, chez M^{me} la comtesse de B...

Au milieu du thé du jeudi, la comtesse improvisa une quête pour les inondés.

Et, prenant une corbeille qu'elle tendait de sa blanche main à ses invités:

— Messieurs... *le droit des riches!*

PIERRE VÉRON.

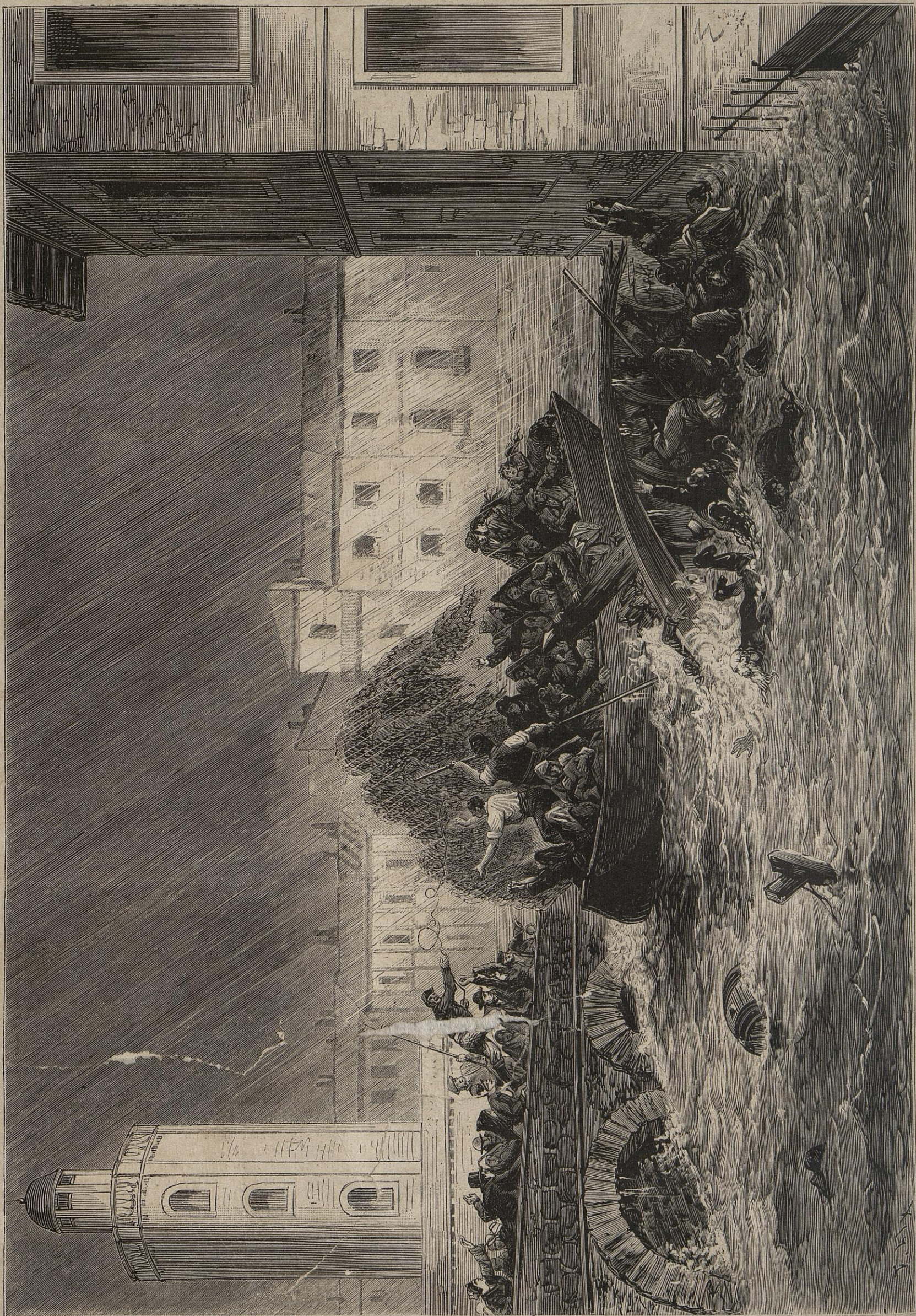
Notre but, en nous étendant beaucoup sur les affreux ravages des inondations du Midi, est d'attirer de plus en plus la sympathie sur les malheureuses populations qui en ont été victimes. Un article ne se lit pas toujours, mais une gravure s'impose, et la charité s'en accroît. Nous remercions donc ici les personnes qui, en dehors de nos envoyés spéciaux, ont bien voulu nous aider dans notre tâche et prendre l'initiative en nous adressant soit des croquis, soit des photographies; elles nous ont permis de rendre avec rapidité et exactitude les scènes de désolation et les désastres de toute cette contrée, naguère si riante et si prospère.



Recherche des victimes dans les décombres de la place de l'Estrapade. — (Dessins de M. Viérgé.)



TOULOUSE. — Les inondés de Saint-Cyprien à la porte de Saint-Nicolas qui leur sert de dortoir.



TOULOUSE. — Épisode de la mort du marquis d'Hautpoul à l'angle du pont et de l'Hôtel-Dieu. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)

LES INONDATIONS

DANS LE SUD-OUEST

Les croquis palpitants de nos dessinateurs ressuscitent, comme dans une lugubre fantasmagorie, toutes les scènes et tous les épisodes du drame désolant de l'inondation. Chaque coin de ce lamentable tableau prouve malheureusement que nos correspondants de la première heure n'ont point exagéré, point amplifié dans les tristes peintures qu'ils ont faite des désastres.

La France donne en ce moment le consolant et fortifiant spectacle d'un magnifique élan de solidarité; mais, pour qu'il soit efficace, il faut qu'il porte des fruits immédiats. Les souscriptions versées entre les mains de M^{me} la maréchale de Mac-Mahon atteignent 1,300,000 fr.; celles versées dans les caisses du Trésor dépassent 710,000 fr.; celles du *Moniteur universel* s'élèvent à 33,245 fr. L'Alsace-Lorraine a déjà souscrit pour plus de cent cinquante mille francs. Chaque jour, augmentent les souscriptions des départements et de l'étranger. Mais si larges que puissent être les contributions volontaires, elles resteront au-dessous des malheurs à réparer.

Des indemnités ne suffiraient point à combler tant de gouffres: il faut laisser aux dons le seul nom qui leur conviennent, celui de secours. Encore faut-il que ces secours soient prompts; dans un mois, dans deux peut-être, la bien modique somme qui reviendra à chacun des inondés ne leur apporterait qu'un bien faible soulagement; s'ils la recevaient aujourd'hui, elle leur suffirait à vivre et à se remettre à la besogne.

Songeons que les eaux ont fait 3,000 victimes et 300 millions de dégâts; donnons, donnons encore, donnons toujours; nous ne donnerons jamais assez.

TOULOUSE ET SES ENVIRONS

Transport des victimes à l'Hôtel-Dieu. — Le 24 juin, dès les premières heures du jour, la violence du débordement de la Garonne ayant diminué à Saint-Cyprien, le faubourg fut envahi par une foule d'intrépides sauveteurs qui essayèrent, au péril de leur vie, de sauver les survivants et recueillir les victimes de cet épouvantable désastre. Dès le premier jour on recueillit cent quinze cadavres. A la tombée de la nuit, six fourgons d'artillerie les emportèrent à l'Hôtel-Dieu, où on les déposa en longues files, dans la salle dite des fiévriers, afin qu'on pût les reconnaître avant leur inhumation. Rien de plus saisissant que ces soldats d'artillerie, à l'uniforme maculé de boue, reposant de la paille des fourgons ces cadavres bleus, horribles d'aspect et gravissant le perron de l'hôpital à la lueur de quelques torches de résine qui éclairaient de leurs lueurs rougeâtres les vieilles murailles en briques et les spectateurs de cette lugubre scène.

Campement d'inondés à la porte de l'église Saint-Nicolas. — Bien que située en pleine inondation, cette église est restée intacte grâce à la solidité de ses murailles. La nuit elle sert de dortoir aux inondés de la rue Saint-Nicolas. Dans la journée, ceux-ci travaillent à déblayer l'emplacement occupé jadis par leurs maisons, tandis que les femmes portent quelques hardes retirées à grand-peine des décombres et préparent la nourriture commune, bien maigre, hélas! et bien restreinte.

Recherche de cadavres dans une maison de la place de l'Estrapade. — Le chiffre considérable des victimes de Saint-Cyprien est dû en grande partie au peu de solidité et à la mauvaise construction de ce faubourg. Construites en briques à peine cuites, maculées avec un mortier boueux, ces maisons imbibées d'eau se sont, pour ainsi dire, fondues en quelques heures, écrasant sous leurs décombres les habitants qui s'étaient réfugiés aux étages supérieurs. Combien de victimes gisent, hélas! sous ces ruines. A chaque instant, en poursui-

vant le déblaiement, les soldats d'artillerie qui sont employés à cette triste besogne en relèvent quelques-uns. Dans une seule maison de la place de l'Estrapade, j'ai vu retirer six cadavres.

Mort héroïque du marquis d'Hautpoul. — Mille versions existent sur la mort du marquis d'Hautpoul; chacun l'a racontée à sa manière et une gravure la représente d'une façon aussi fantaisiste que ridicule. Membre de cette ancienne et illustre famille des d'Hautpoul, dont le nom se trouve mêlé à toutes nos grandes guerres de la royauté et de l'empire, le marquis était âgé d'une cinquantaine d'années et tous les habitants de Toulouse connaissaient sa figure énergique à nez aquilin et busqué, ombragée d'une longue barbe blanche divisée en deux pointes et flottant sur la poitrine. Le 23 juin, vers les cinq heures du soir, au plus fort de l'inondation, une barque conduite par deux mariniers et un gendarme va se diriger au secours des inondés de la rue de la Vigerie. Le marquis d'Hautpoul s'embarque avec ces hardis sauveteurs; on veut le retenir: « Laissez-moi, s'écrie-t-il, la vie d'un gentilhomme ne vaut pas plus que celle d'un soldat. » Belles et vaillantes paroles qui pourraient servir de devise aux d'Hautpoul. Quelques instants après, la barque revenait péniblement par la rue de la Vigerie, chargée de quinze inondés. A la même minute un grand bachot monté par une quarantaine de personnes débouchait de la rue de Bayonne; le courant était des plus violents sur ce point et refoula ces deux embarcations contre les murailles de l'Hôtel-Dieu. Pressée entre le grand bachot et une énorme poutre qui s'élevait à fleur d'eau, la petite barque chavira. Les quinze inondés qu'on venait à grand-peine d'arracher de leurs demeures croulantes, périrent tous sans exception. Emportés par le courant, les deux mariniers s'accrochèrent aux balcons d'une maison de la rue de la Vigerie et le gendarme à la grille en fer de l'hôpital. Ils purent être sauvés. Quant au marquis d'Hautpoul, au premier instant il saisit un bec de gaz qui s'élevait à fleur d'eau; mais celui-ci cédant sous son poids, il disparut emporté par le courant. Quelques jours après on retrouva son cadavre au moulin de Blagnac, dépouillé de ses vêtements par des mains impies, et le doigt annulaire de la main droite, coupé avec un couteau, afin qu'on pût lui voler une bague de prix. Sa mort fut un deuil général pour Toulouse, où il était universellement connu et estimé. Plus de deux mille personnes assistèrent à ses obsèques qui eurent lieu le dimanche 27 juin, et que conduisaient les autorités civiles et militaires.

Refuge sur la route de Moissac. — A l'angle d'un mur de clôture en briques que l'inondation a respecté, quelques familles se sont réunies. La partie intérieure a été convertie à l'aide de quelques planches et sert d'abri à ces infortunés. Une croix en bois, que l'inondation a arrachée de quelque cimetière et transportée jusque-là, a été plantée sur la muraille. Touchant témoignage de la confiance en la protection de Dieu de ces malheureux qui ont tout perdu.

Maison du télégraphe de la rue de Bayonne. — Cette maison, surmontée d'une ancienne statue en pierre rouge, dont l'aplomb entouré de ses tritons, s'est écroulé. Les débris ont été emportés par le courant.

Mac-Mahon visitant les blessés à l'Hôtel-Dieu. — Dès son arrivée à Toulouse, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné du général de Goy, ministre de la guerre, de M. Buffet, ministre de l'intérieur, des autorités civiles et militaires de la Haute-Garonne, descendit à l'Hôtel-Dieu et a longuement visité la salle Saint-Lazare, où l'on avait transporté les blessés de cette terrible catastrophe.

Magasin d'épaves place de l'Estrapade. — Rien de plus triste que ce magasin, dont on n'avait pu sauver ce qu'il contenait, recouvert par l'inondation gisant pêle-mêle dans la boue.

Campement d'inondés à l'écrou de Muret. — Sur ce point, les inondés de l'avenue de Muret ont construit de

nombreux campements du plus pittoresque aspect. On croirait se trouver en présence d'une population d'émigrants américains, n'étaient-ce les ruines environnantes et une cabane en planches qui servait naguère de débit de tabac, et que surmonte encore une pipe gigantesque.

Ruines du village Le Fenouillet. — Ce petit village, distant de huit kilomètres de Toulouse, a été entièrement renversé par l'inondation et ne présente plus qu'un amas de ruines et de décombres que surmonte la tour de l'église.

Cimetière de Saint-Nicolas. — Ce cimetière, situé à l'extrémité du faubourg Saint-Cyprien, a été profondément bouleversé par les eaux de la Garonne et présentait un aspect horrible que je n'oublierai jamais. Les murs d'enceinte n'existaient plus; toutes les tombes étaient enfoncées et ravinées; les croix de bois du pauvre et les mausolées de marbre du riche étaient également brisés et renversés. Ouverts par la violence de l'inondation, les caveaux mortuaires étaient remplis d'eau sur laquelle on voyait flotter des cercueils à moitié brisés. L'un d'eux, sortant à moitié du terrain vaseux, semblait un énorme pieu fiché dans la boue, et, détail horrible, de distance en distance, on rencontrait des squelettes brisés et même des cadavres décomposés enveloppés de linceuls en lambeaux.

Maison renversée par la dynamite, allée Bonaparte. — Dès les premiers jours du déblaiement du faubourg Saint-Cyprien, le génie militaire s'occupa à abattre de nombreuses constructions et pans de mur qui, minés par les eaux, menaçaient ruine et présentaient de sérieux dangers pour les travailleurs. Un journal illustré a reproduit avec la meilleure foi du monde une pièce de sept à système culassier tirant à obus sur les constructions à renverser. Comment peut-on admettre qu'on ait pu employer ce moyen de destruction? D'abord on ne s'est jamais servi, pour faire brèche, que du boulet plein, et non de l'obus, qui traverse une maison de part en part et ne l'abat pas, surtout quand il est du calibre de campagne. Ensuite quelle autorité militaire eût fait usage d'obus portant à 7,000 mètres, dans un faubourg rempli de travailleurs?

La dynamite est le seul engin de destruction qu'on ait employé à Saint-Cyprien, et encore, pour éviter de violentes explosions qui eussent pu projeter les pierres au loin, l'employait-on en faible quantité. J'ai vu, allée Bonaparte, une façade en briques à laquelle on dut appliquer huit fois de suite la dynamite avant de la renverser entièrement.

Intérieur d'une chambre au faubourg. — Cette petite chambre, située entre le faubourg Saint-Cyprien et le quartier de Touris, fut la première envahie par l'inondation. Les nombreuses fabriques et papeteries qui en faisaient l'ornement furent plus ou moins endommagées, et leurs habitants réfugiés sur le toit de la plus solide d'entre elles, passèrent une nuit affreuse à attendre d'angoisses. Au point du jour, plusieurs heures, conduites par d'habiles et intrépides pontonniers, parvinrent à les sauver.

Cadavres de cavaliers d'artillerie retrouvés allée Bonaparte. — Le 23 juin, dès les premiers moments de l'inondation du faubourg Saint-Cyprien, les troupes de la garnison de Toulouse arrivèrent sur les lieux du sinistre sous la conduite des généraux Lapasque, de Salicruta-Berleau et du Lasso, et tentèrent l'impossible pour arracher des malheureux inondés à une mort certaine. Les cavaliers et les fantassins d'artillerie se lancèrent à fond de train dans les rues inondées, essayant de rompre le courant et de recueillir les habitants qui s'étaient réfugiés dans leurs maisons.

Un fourgon d'artillerie attelé de quatre chevaux fut entraîné par la violence des eaux. Des deux conducteurs qui le dirigeaient, l'un parvint à s'échapper, quant au second, nommé Reyès, il périt victime de son élan. Lorsque les eaux se furent calmées, on trouva sur l'allée Bonaparte le fourgon encore attelé de ses quatre chevaux que le courant avait entraîné à

— Où demeure la Marguerie? interrogea-t-il, haletant d'impatience.

— A Langon, monsieur, répondit le paysan, à Langon, tout près de la gare.

Gilbert rentra précipitamment au château, sella et brida lui-même son meilleur cheval et partit à fond de train : en une heure, il eut dévoré les vingt kilomètres qui séparent Lancenillier de Langon.

Arrivé à la gare, il se fit renseigner sur la demeure de la femme Marguerie, et, après avoir laissé son cheval à l'auberge la plus proche, il entra résolument chez son ancienne gouvernante.

X

La Marguerie veillait, tout en reprisant ses bas, sur les jeux tapageurs de trois ou quatre bébés joufflus; à la vue de Gilbert, qu'elle reconnut à peine, elle se leva pour lui offrir son siège.

Avec une présence d'esprit et un calme dont, plus tard, il fut étonné lui-même, Gilbert, après quelques minutes de conversation, dit tranquillement à la Marguerie :

— Je suis venu, ma bonne Marguerie, vous demander les détails précis sur les événements dont vous avez été témoin à Lancenillier.

— Grand Dieu ! monsieur Gilbert ! s'écria la brave femme en levant les bras au ciel, est-ce que vous sauriez?...

— Je sais tout; mais ma tante ne peut parler de cela qu'avec une profonde douleur, et j'ai pensé que, mieux que personne, vous pourriez me donner ces tristes renseignements.

— Eh bien, monsieur, dit la Marguerie, pleinement convaincue par le calme de Savoulier qu'elle avait affaire à un homme parfaitement instruit, voici ce qui se passa : vous aviez un an lorsque votre père, revenant de la chasse, trouva, sur la table du salon, une lettre timbrée d'Espagne. Sa sœur, M^{me} de Kervague, et votre mère étaient là lorsque M. de Savoulier prit connaissance de cette lettre. Ces dames le virent pâlir excessivement et déchirer la lettre dont il mit les débris dans sa poche. Il sortit, et, un instant après, ces dames entendirent une forte détonation. M^{me} de Savoulier s'élança la première vers le vestibule et resta un instant immobile devant l'épouvantable chose qui s'offrit à ses yeux; votre père était là, noyé dans son sang!... Il s'était fait sauter la cervelle!... M^{me} de Kervague, affolée de douleur, ne savait que devenir; tous les domestiques, épouvantés, s'étaient réunis dans le vestibule, et ce fut seulement au bruit d'un grand éclat de rire que chacun reprit le sentiment : cet éclat de rire, c'était votre mère qui venait de le pousser; elle s'enfuit, en riant toujours, vers sa chambre, située à l'autre extrémité du château, et s'y enferma à double tour. Nous entendîmes un bruit étrange, puis le silence se fit. M^{me} de Kervague, affolée, ordonna d'enfoncer la porte de sa belle-sœur; celle-ci n'était plus dans la chambre. Chacun se précipita aux fenêtres, et l'on vit votre pauvre mère expirant sur le pavé de la terrasse, où elle s'était jetée du second étage. Je ne vous dirai pas l'émotion qui saisit tout le monde à la nouvelle de cette double catastrophe : on ne savait quel motif assigner au suicide de feu votre père, lorsque M^{me} de Kervague reçut à l'adresse de son frère une lettre qui jeta un bien triste jour sur toute cette affaire. Cette lettre était adressée à M. de Savoulier par une Portugaise qui prétendait être sa femme légitime; de sa lettre, il ressortait que, depuis longtemps, ils s'étaient séparés et qu'elle avait fait en sorte que M. de Savoulier la crût morte; mais elle se trouvait actuellement dans une profonde misère, et venait lui réclamer en même temps son nom et sa protection. Tous les faits avancés par elle étaient vrais, M^{me} de Kervague en fut convaincue dans un voyage qu'elle fit tout exprès en Portugal; elle en revint après avoir assuré à la femme de son frère une existence honorable, et me renvoya, peu de temps après son retour, parce que je vous avais dit quelques mots de cette triste affaire.

— C'est tout ce que vous savez? murmura Gilbert.

— Oui, c'est tout...

Le jeune homme se leva, fit deux pas de côté,

comme un homme ivre, et tomba tout roide sur le plancher.

MARC BELL.

(La suite au prochain numéro.)

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 27. — Louis XIV a-t-il fait asseoir Molière à sa table?

Nous avons reçu plusieurs réponses sur ce fait légendaire, que M. Meyrac (Saint-Sever, Landes), élucide dans un résumé clair et plein d'érudition :

« C'est dans l'ouvrage de M. Despois, *le Théâtre français sous Louis XIV*, que je trouve la solution de la question proposée :

« Cette légende, illustrée par Ingres et par Gérôme, popularisée par la gravure, est aujourd'hui indestructible. Elle est un peu jeune cependant, pour une anecdote du dix-septième siècle, et ne date que de 1823. Les gens qui se piquent d'exactitude se contentent de raconter, selon le texte primitif, que Louis XIV, un matin, voulant venger Molière des dédains des officiers de la chambre, se fit apporter *l'en-cas* qu'on tenait prêt pour ce monarque grand mangeur; qu'il le fit asseoir et lui servit lui-même une aile de poulet; puis, donnant l'ordre de faire entrer les courtisans :

« — Vous me voyez, messieurs, dit-il, occupé à faire manger M. de Molière, que les valets de chambre ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux. »

« Voilà ce que M^{me} de Campan raconte hardiment dans ses souvenirs. Elle tenait l'anecdote de son beau père, qui la tenait lui-même d'un médecin de Louis XIV. Pour hésiter à écrire une pareille invraisemblance, il suffirait de la plus médiocre connaissance des mémoires ou correspondances qui nous racontent la vie privée du Roi-Soleil dans ce qu'elle a de plus intime. Rien de ces petits événements, qui étaient la chose importante pour cette cour consacrée à l'adoration perpétuelle de la personne royale, n'a échappé aux chroniqueurs officiels. Et nous connaissons la distance que Louis XIV savait mettre entre lui et ceux qui l'entouraient.

« Saint-Simon répondait-il prophétiquement à M^{me} de Campan, quand il écrivait : « *Ailleurs qu'à l'armée, le roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que c'eût été?* »

« Je lis dans les *Mémoires du peuple français*, de M. Augustin Challamel : « Sauf de très-rare exception, le roi ne mange qu'avec sa famille et les princes du sang. Le nonce du pape, admis quelquefois à sa table et assis à quatre places de distance, jouit de cet honneur insigne. En campagne (selon Piganioli, *Description de la France*), il arrive que le roi prend le repas avec les officiers de l'armée. « A la guerre comme à la guerre, » dit le proverbe. »

« Dira-t-on que Saint-Simon et autres chroniqueurs du temps, si soucieux de l'étiquette, auraient été indifférents à une anecdote de ce genre?

« L'affirmation de Saint-Simon vient après deux pages de détails minutieux sur les personnes qui, à l'armée seulement, ont été admises à la table du roi. Vauban n'y mangea qu'à la fin du siège de Namur; l'abbé de Grancey, par une insigne exception, jouit aussi de cette faveur. Mais comme il le mentionne!

« Une fois, Louis XIV admit une simple bourgeoise à sa table. Circonstance atténuante : le roi était dans sa première jeunesse.

« Le médecin Vallot, dans un repas offert au monarque, repas qui lui coûta cent mille francs,

« eut la gloire
De lui donner trois fois à boire.

« Eh bien, ce ne fut pas Vallot qui fut remercié, mais sa femme! Le roi insista tellement, qu'elle fut obligée de s'asseoir à sa table pour *repaitre*, comme si elle eût été dame de qualité; car si Louis XIV n'admettait jamais les hommes à sa table, il y admettait les femmes; l'extraordinaire, cette fois, était d'y recevoir une bourgeoise.

« De plus, cet abso u seigneur
Voulut que sa femme (celle de Vallot) eut l'honneur
(Honneur certes considérable)
De repaitre à sa propre table;
Elle s'y excusa dix fois;
Mais enfin, ce meilleur des rois,
Qui ce qui lui plaît favorise,
Ordonna qu'elle fût assise.

« L'événement est célébré par Lorat, qui semble tomber des nues.

« Du temps de Mazarin, le roi, très-jeune alors, versa par plaisanterie, *de sa propre main*, deux verres de vin à Scarramouche. Le cardinal, ayant tiré le comédien à part, lui dit : « Scarramouche, tu peux te vanter que le plus grand monarque du monde t'a versé à boire. » (*Vie de Scarramouche*, par Angelo Constantini.)

« Il est vrai que Scarramouche se disait, comme les grands espagnols, prince, marquis, ou même empereur de plusieurs autres contrées et autres lieux qui n'ont jamais existé sur aucune carte géographique.

« Et lorsque les contemporains ne laissent tomber aucun de ces détails, pour nous si microscopiques, se figure-t-on qu'il ne se soit rencontré personne pour raconter l'histoire, bien autrement extraordinaire, du roi faisant asseoir un comédien à sa table?

« Tant qu'on ne pourra citer une autorité plus ancienne et plus sûre que M^{me} Campan pour donner quelque créance à cette anecdote, on doit la déclarer fautive. Je le regrette, car Louis XIV se fût honoré en disant au grand homme, non dans le style qu'on lui prête, mais avec la bonhomie de M^{me} Jourdain : « Mettez-vous à là, Molière, et dînez avec moi. » Le mot du roi en servant à Molière assis à sa table une aile de son en-cas de nuit, est, jusqu'à preuve contraire, pour Louis XIV, ce qu'est pour Henri IV le mot de la poule au pot. Et cependant, il y avait assez longtemps qu'on la plumait pour qu'elle fût enfin cuite.

« La réponse qui précède n'est qu'un résumé fidèle de l'ouvrage de M. Despois, je tiens à le mentionner, pour rendre à César ce qui appartient à César. Certains passages même sont textuels, et si j'ai fait quelques courtes excursions, elles sont rares, et je me suis hâté de revenir à lui.

« Louis XV, raconte M^{me} de Hausset dans ses *Précieux Mémoires*, dit un jour à propos de Voltaire : « Ce n'est pas ma faute, s'il a la prétention d'être cham-bellan, d'avoir une croix et de souper avec un roi. Ce n'est pas la mode en France; et comme il y a beaucoup de beaux esprits, il me faudrait une bien grande table pour les réunir tous. » Et puis il compte sur ses doigts : « Maupertuis, Fontenelle, La Motte, Voltaire, Piron, Destouches, Montesquieu... — Voir : « Majesté oubliée, lui dit-on, d'Alembert et Clairault. — Et Crébillon, dit-il, et La Chaussée? — Crébillon le fils, dit quelqu'un, il doit être plus aimable que son père; et il y a encore l'abbé Prévost et l'abbé d'Oli-ve. — Hé bien! ajouta le roi, tout cela, depuis vingt-cinq ans, aurait dîné et soupé avec moi. »

« Mais ce n'était pas la mode en France. »

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

LIVRES ET ROMANS

LISEZ ce titre sans effroi, je vous prie. Il ne s'agit, Dieu merci! ni de critique, ni de bibliographie et on vous fera grâce des aperçus profonds et ingénieux que les beaux esprits jettent si facilement aux quatre vents du ciel, sous prétexte de « mouvement littéraire. »

A dire vrai, la littérature ne fait pas le moindre mouvement; elle se remue, mais elle n'avance pas.

On ne fait pas plus mal aujourd'hui qu'il y a vingt ans, mais on ne fait pas mieux.

Peut-être, — tout a sa raison, — la politique n'est-elle pas étrangère à ce temps d'arrêt. On emporte volontiers des livres en voyage; mais il est bien rare qu'on lise quand on ne sait pas où l'on va.

Le monde est ainsi fait, que plus il est ennuyé et moins il cherche à se distraire. C'est un grand tort, l'esprit toujours tendu sur une idée unique cesse d'être lucide.

Ils sont cependant nombreux ceux qui cherchent, sans y parvenir, à troubler cette indifférence chronique à coups d'*in-octavo* ou d'*in-dix-huit*. Rien n'y fait, ni la forme, ni le fond, ni le nom, rien. Deux ou trois livres au plus parviennent chaque année à faire parler d'eux. Il n'est pas question ici, bien entendu, de ces volumes indignes du beau nom de livre, où l'on entasse le vice sur le scandale, comme Pélion sur Ossa, afin d'escalader une seconde édition.

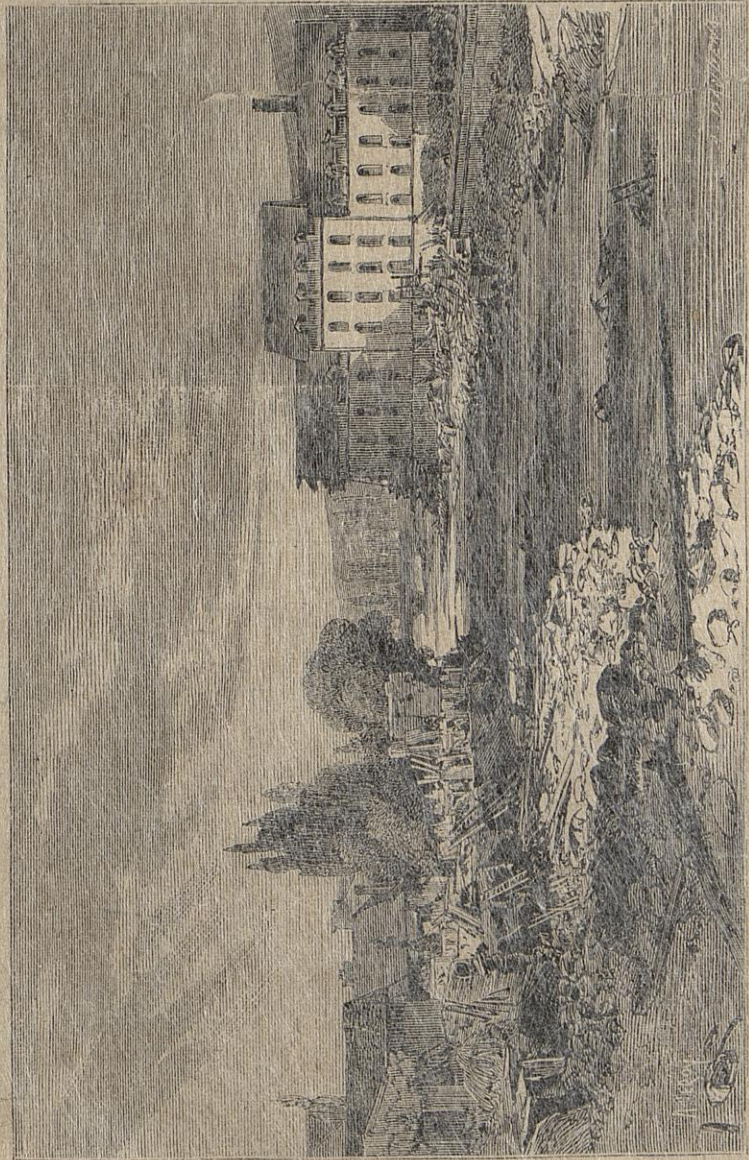
Louis Ulbach a des procédés bien autrement aimables pour captiver ses lecteurs. Sa recette la voici : il cherche en son esprit une émouvante histoire; son action



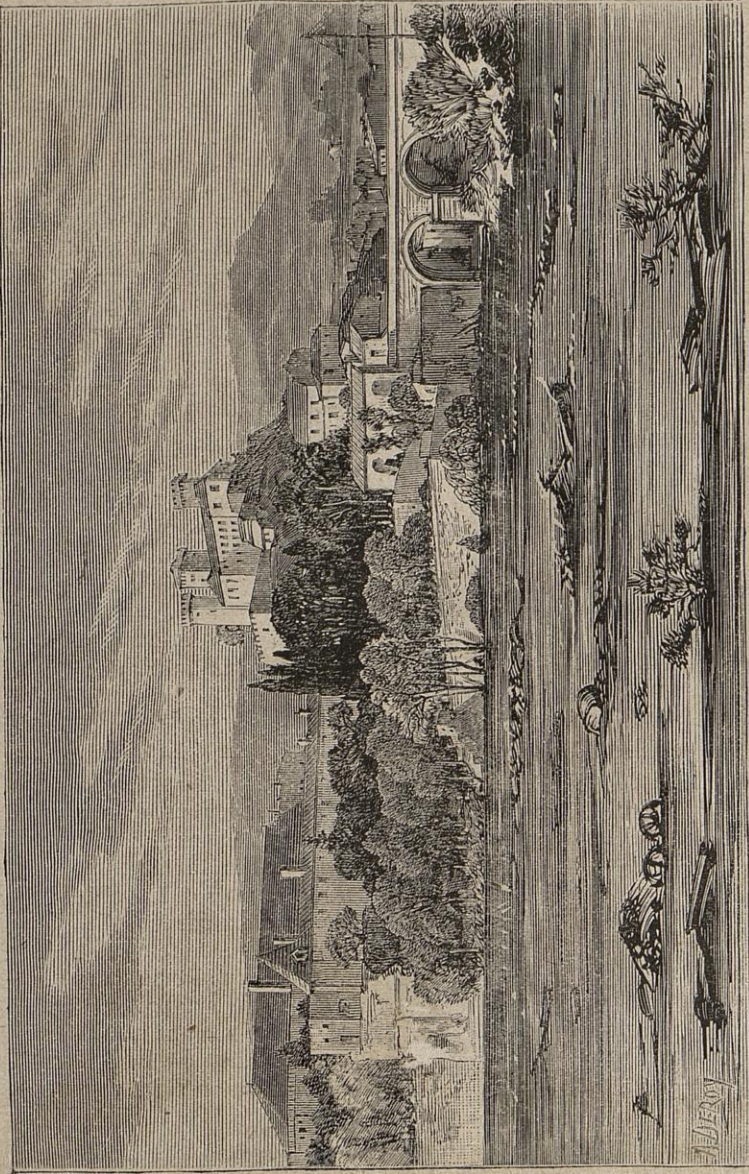
TOULOUSE. — La distribution du pain dans le faubourg Saint-Cyprien. — Un tronc au milieu des ruines.
 (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Dick.)



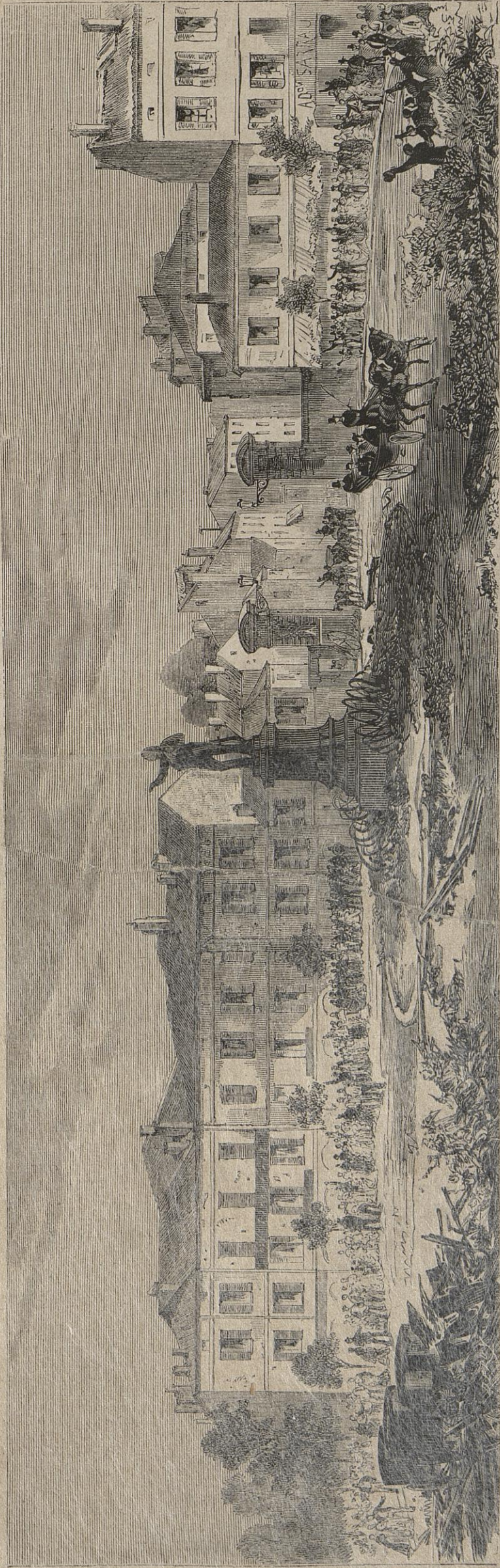
TOULOUSE. — L'ingénieur Dieulafoy dirige le sauvetage des inondés du quartier de Tounis, en présence du Préfet et du général du Bessol.
 (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)



BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Les ravages de l'Adour à la manbreirie Geruzet et à la minoterie Saint-Vincent. — (D'après la photographie de M. Sajous.)



FOIX. — L'Ariège et son affluent au moment le plus fort de la crue. — Le château. — La préfecture. — (D'après une photographie.)



LES INONDATIONS DU MIDI. — Agen. — Porte et place Saint-Antoine au moment de la visite du Maréchal-Président après le désastre. — A. Hauteur de la crue. — (Dessin de M. Deroy, d'après le croquis de M. Abel Seignoret.)

trouvée, il la jette au commencement de l'année 1814, cette année où chaque jour amenait son désastre, où chaque heure amenait son drame, et là, il met aux prises des personnages bien humains, bien vivants, vertueux, corrompus, honnêtes, doux, passionnés, bêtes, odieux, charmants, qui, poussés par leurs passions ou par leurs vertus, marchent au dénouement comme la vieille garde allait au feu. *Les Cinq doigts de Birouck* et *le Secret de M^{lle} Chagnier* ne font qu'un seul et même livre; ils pourraient en faire quatre.

M. Georges Japy est un jeune homme qui s'était fait remarquer déjà par la publication d'un livre qui ne manquait ni d'originalité ni de grâce; ce livre s'appelait *la Dame qui rit*. Enhardi par ce succès, l'auteur vient de publier un nouveau volume.

Gaha est l'histoire fantaisiste des amours d'une fille de bohème et d'un déclassé vénitien. Cela commence le jour de l'entrée du roi Henry II dans sa bonne ville de Paris et finit, quelque temps après, au charnier de Saint-Germain-des-Prés. La gipsy est morte et le vénitien Giovanni est devenu fossoyeur.

« C'est ma jeunesse qu'on enterre, » disait Rodolphe au convoi de Mimi; Giovanni opère lui-même, c'est plus sûr, puis il meurt.

Tout ceci n'est pas excessivement gai, j'en conviens, mais c'est fait par un peintre qui dessine parfois d'une façon remarquable et dont la couleur est pleine de force.

Ce livre, qui n'est pas complet, aurait été une nouvelle remarquable.

Une nouvelle réussie a bien son prix. M. Georges Maillard sait cela, aussi vient-il d'en publier quatre d'un seul coup, sous le titre de *Récits intimes*.

Rien, en effet, de plus intime et de plus parisien c'est vif, leste, spirituel et attachant. La première nouvelle est l'histoire d'une pauvre fille qui s'est vendue et qui en meurt.

La seconde est moins triste : il s'agit d'une potiche qui est cause d'un mariage.

La troisième raconte avec beaucoup de tact les visions d'un malade gardé par une sœur de charité dont la figure est aussi belle que l'âme.

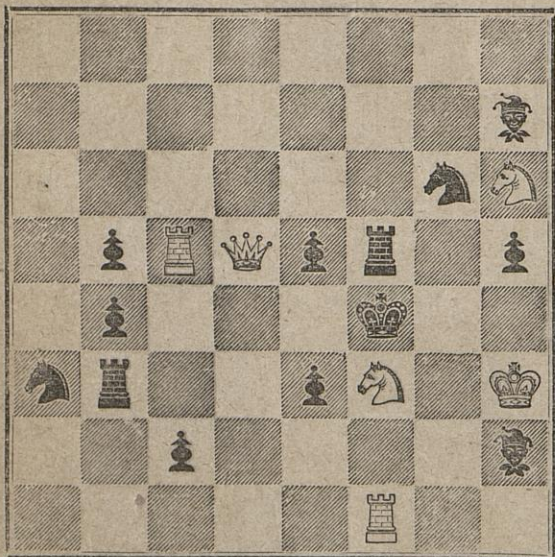
La quatrième est intitulée *Marthe*. J'avoue sincèrement que je ne l'ai pas lue; ce n'est ni par paresse, ni par lassitude que j'ai manqué à l'accomplissement de mon devoir. J'ai voulu garder une heure de plaisir pour un mauvais jour.

JULES NORIAC.

CHECS

PROBLÈME N° 363

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les Blancs font mat en quatre coups.

CHRONIQUE MUSICALE

L'HOTEL DE L'ANCIEN OPÉRA

PAR le temps où nous vivons (et M. Haussmann aussi), il y a bien de l'amertume à aimer les vieux murs. A peine s'est-on pris de vénération pour quelque maison antique, témoignage parlant des siècles d'antan, qu'on vous la jette à bas. C'est un chagrin pour les archéologues; mais il paraît que c'est un plaisir pour les ingénieurs et les architectes, gens imbus d'une géométrie sans miséricorde.

Il s'agit, selon ces messieurs, de rectifier un alignement ou d'inonder de soleil une rue dont l'ombre était salubre en été, ou bien encore de... Mais les prétextes à démolition sont trop nombreux pour les énumérer en ces courts paragraphes.

On nous a pourtant mis de bonne heure à l'étude de l'histoire qui devait former nos jeunes esprits au culte du passé. Mais on ne nous a pas dit que c'était pour nous loger ensuite dans des immeubles faits de moellons tout neufs et qui sentiront longtemps le plâtre frais.

Le mot de ces lamentations, c'est que nous sommes passé tantôt rue Drouot, et que là nous avons vu des ouvriers occupés à donner de grands coups de pioche dans la belle maison des services de l'Opéra, dans ce chef-d'œuvre de l'art du siècle dernier, auquel l'incendie de 1873 avait eu l'intelligence de faire grâce.

Un tel spectacle a été pour nous un ennui véritable, et nous dirions une désolation, si nous étions dans l'intimité. Jusqu'à ces derniers temps, nous aimions à espérer qu'une administration, ou même qu'un particulier bien pourvu de millions s'emparerait de ce logis somptueux et le sauverait de sa perte. Mais non; et il paraît qu'il est urgent de faire un tas de pierres

De ces murs coquets

qui (comme on le chante dans *l'Ambassadrice*),Diraient tout de secrets,
S'ils n'étaient discrets.

Car n'est-il pas vrai que ce sont les murs d'une salle d'Opéra qui doivent surtout avoir des oreilles? Ceux-là ont eu la primeur des mélodies de Rossini, de Meyerbeer, d'Auber, de tous les grands dieux de notre musique moderne. Et si, pour continuer cette

fiction, on leur suppose aussi des yeux, ils ont dû se réjouir à la vue de toutes ces ballerines qui pendant un demi-siècle ont développé devant eux leurs grâces et leurs talents.

Mais pendant que nous nous amusons à notre rêverie, les pioches vont toujours!... Pressons-nous de fixer quelques souvenirs historiques de cette demeure regrettable, et qui, comme nous l'allons voir, avait eu des destinées peu communes.

L'hôtel de l'Opéra fut bâti vers le milieu du siècle dernier par l'architecte Carpentier pour M. Boret, fermier général. Il avait ensuite appartenu à M. de la Reynière, et, plus tard, à la famille de Choiseul.

Ses dépendances étaient très-vastes. La maison était précédée d'une cour (qui sera encore visible pendant quelques jours), et elle avait vue par derrière sur un parc, qui, en longeant le boulevard, s'étendait jusqu'à la rue d'Artois, autrement jusqu'à la rue Laffitte.

Cependant, une partie de ces terrains fut cédée, en 1786, à M. de La Borde, valet de chambre du roi, qui y entreprit des spéculations.

Promenons-nous un peu dans le quartier, alors en formation, et prenons pour guide une ordonnance de Louis XVI :

« Notre très-cher et bien-aimé Joseph de La Borde, vidame de Chartres, etc.... — est-il dit dans cette pièce officielle — nous a fait exposer qu'il a fait l'acquisition d'une portion de terrain au fond du jardin de l'hôtel de Choiseul, et traité pour reprendre dès à présent une autre partie de terrain joignante, dont le fond lui appartient déjà, mais qui avait été par lui engagée à vie; que ces deux portions d'emplacement ont 43 toises d'étendue sur le rempart (le boulevard) et aboutissent sur la rue Pinon (la rue Rossini), récemment ouverte; que leur profondeur réunie est si considérable, que l'exposant n'en pourrait tirer aucun parti, s'il n'y était percé une nouvelle rue, etc.... Permettons et ordonnons, voulons et nous plaît ce qui suit :

« Article 1^{er}. — Il sera, par le sieur Jean-Joseph de La Borde, et à ses frais, ouvert une nouvelle rue en face du bâtiment du Théâtre-Italien (l'Opéra-Comique), débouchant d'un côté sur la place du Rempart et de l'autre sur la rue Pinon.

« Article 2. — Ladite rue sera nommée *Le Peletier*. »

Louis Le Peletier, seigneur de Mortefontaine, était alors, en effet, prévôt des marchands, magistrature qui a été depuis remplacée par celle des préfets de la Seine. C'était, d'ailleurs, un usage déjà ancien et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours que de

GOUPIL ET C^o, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1875

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

ONZIÈME LIVRAISON

H. Bacon : *les Jeunes garçons de Boston*. — M. Blum : *Leçon de maintien au Cirque*. — A. Guillon : *Pêcheuses de crevettes*. — L.-E. Lambert : *Jack, Sam, Shot*. — P.-J.-B. Lazerges : *le Bain*. — E. Lejeune : *le Bénitier*. — H.-W. Mesdag : *Lever du soleil sur les côtes de Hollande*. — A.-C.-E. Steinheil : *Un tribunal au quinzième siècle*. — J.-H. Vetter : *le Raffiné; époque de Louis XIII*. — A. Marcello : *la Belle Romaine* (buste marbre).

DOUZIÈME LIVRAISON

W.-A. Bouguereau : *Flore et Zéphir*. — J. Castiglione : *Une visite chez l'oncle cardinal*. — J. Denneulin : *Triste recette!* — F. Girard : *le Jardin de la marraine*. — T. Lobrichon : *Volontaire d'un an*. — E.-B. Michel : *Paysans romains sur les marches d'un couvent*. — A. Moreau : *« Ils allaient dodelinant de la teste. »* — J. E. Saintin : *Bouquetière*. — E. Van-Marcke : *Un pré communal en Normandie*. — E. Aizelin : *Ophélie* (buste marbre).

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

1^o ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche.

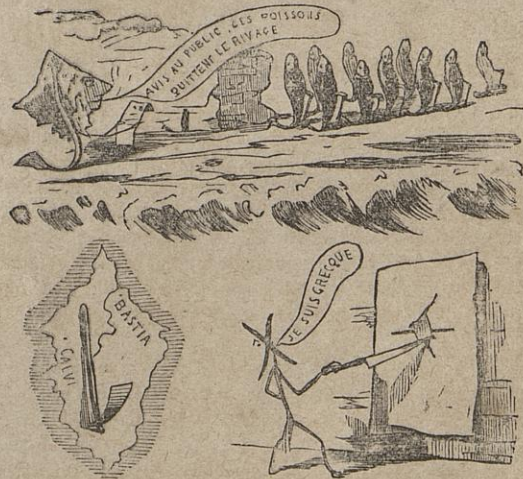
2^o ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

ERRATUM

C'est par erreur que, dans le numéro du 3 juillet nous avons indiqué la maison Martial comme résidant au n° 119, rue Saint-Martin. C'est 119, rue Montmartre, qu'il faut lire.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^o, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'Espagne sous Charles-Quint, à atteint le sommet de sa grandeur.

donner aux nouvelles voies de communication le nom du premier magistrat de la cité. Et c'est ainsi que vous lisez sur le plan de Paris le nom des rues Caumartin, Delamichodière, Turgot, Trudaine, de Fourcy, Myron, etc...

En 1786, le jardin de Choiseul se trouva donc notablement réduit. M. de La Borde en avait détaché, pour y construire des « maisons de rapport, » deux morceaux considérables : 1° la partie qui longe le boulevard des Italiens de la rue Drouot à la rue Le Peletier, et sur laquelle se trouvent pratiqués les deux passages de l'Opéra (percés en 1822 et 1823); 2° un lot aujourd'hui circonscrit par les rues Laffitte, Rossini, Le Peletier et le boulevard.

Au cours de la Révolution, le palais de Choiseul fut déclaré bien national, et le ministère de la guerre y installa ses bureaux en 1793.

Sous l'Empire, il fut affecté au logement du gouverneur de Paris.

Pendant les premières années de la Restauration, on y établit le service de l'état-major de la garde nationale.

Les choses en étaient là en 1820, lorsque le duc de Berry fut assassiné dans le vestibule de l'Opéra (alors situé rue de Richelieu, en face de la Bibliothèque). Le gouvernement décida alors que la salle de l'Académie royale de musique serait démontée pièce par pièce et transportée dans le jardin de l'hôtel de Choiseul, ledit hôtel devant lui-même être affecté aux services intérieurs du théâtre. C'est ce qui fut fait avec beaucoup d'adresse et de diligence par les soins de l'architecte Debret.

Telle est, en raccourci, et pour ainsi dire en ne donnant que les têtes de chapitres, l'histoire de cet illustre logis. Il n'est peut-être pas un coin dans Paris où tant de paroles aient été dites, tant d'intérêts se soient entrechoqués, où enfin il y ait eu une si grande intensité de vie.

Ah! si dans Paris (patrie de Voltaire) les revenants revenaient, si le passé avait un écho sur le présent, quelle bacchanale ce serait, la nuit, dans le quartier de l'ancien Opéra! Les nonnes de *Robert-le-Diable* se mêleraient à la ronde des willis de *Giselle*; le vaisseau de *l'Africaine* prendrait à l'abordage le vaisseau du *Corsaire*; le sire de Saint-Bris, des *Huguenots*, assassinerait Raoul de Nangis dans le passage sombre qui va de la rue Drouot à la rue Le Peletier; au lieu de l'abandonner dès le second acte, le *Prophète*, Jean de Leyde, épouserait Bertha à la mairie du 9^e arrondissement; *Hamlet*, pensif et ennuyé, conclurait son monologue par un *not to be* plein de conviction; le cortège de *la Juive* passerait comme il pourrait à travers cette foule, et Fenella, *la Muette de Portici*, exprimerait par gestes son étonnement au milieu de ce tohu-bohu de fantômes!

En attendant, les démolisseurs insultent à coups de pioche la vénérable maison de l'Opéra.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — La représentation de l'Opéra au profit des inondés du Midi a produit plus de 35.000 fr. — Le prix de Rome de musique vient d'être donné à M. Wormser. — M^{me} Guymard a cédé à M^{lle} Bloch son rôle de la reine dans *Hamlet*. — A. L.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer place du Palais-Royal, 2.

Prenez la houpette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que toutes les lignes que nous pourrions faire!

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient également à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard, sans les inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres, qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prônent avec un ensemble qui prouve combien elles sont satisfaites.

Touristes et voyageurs! habitants des plages! baigneurs et baigneuses! vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil brûlant, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière... ne partez pas sans emporter avec vous le « *Rowland's kalydor*. »

Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer, c'est aussi le moyen le plus efficace pour combattre les altérations de la peau. Grâce à l'application du *Rowland's kalydor*, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toutes sortes, disparaissent comme par miracle, et la peau acquiert une beauté incontestable.

Ce produit merveilleux est en vente chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, et à Paris: chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 23, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione; Swann, 12, rue Castiglione, et C. Fay, 9, rue de la Paix.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne

Entrée: semaine, 1 fr.; dimanches, 50 cent.

Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix: 1 fr. 60. *Cahan*, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

Pour remplacer la flanelle, employer le **NATTÉ HYGIÉNIQUE** Chez Daniel, chemisier, 38, boulevard des Italiens.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 4, r. Auber.

THÉ DE L'EXPOSITION renommée universelle. 6 fr. la boîte. 48, rue du Quatre-Septembre, Paris.

VIANDE-QUINA LE FORTIFIANT par excellence des phthisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le **VIN AROUD AU QUINA** DE LA VIANDE. Pharmacie AROUD, à LYON. Prix: 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale

Tous les CHOCOLATS DE LA COMPAGNIE COLONIALE sont composés, sans exception, de matières premières de choix; ils sont exempts de tout mélange, de toute addition de substances étrangères, et préparés avec des soins inusités jusqu'à ce jour.

CHOCOLAT DE SANTÉ Le demi-kilog.		CHOCOLAT DE POCHE Et de Voyage.	
Bon ordinaire.....	2 50	Superfin, la b. (250 gr.)	2 25
Fin	3 »	Extra, la boîte (do).	2 50
Extra.....	4 »	Extra supérieur (do).	3 »

Entrepôt gal: Paris, rue de Rivoli, 132
DANS TOUTES LES VILLES:
Chez les principaux Commerçants.

PREMIER PRIX — MÉDAILLE D'OR
LOUIS ERNEST
DENTISTE AMÉRICAIN
Chirurgien-dentiste de S. M. l'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, de S. M. le roi de Portugal et de S. A. M^{te} le duc de Montpensier.

24, rue de la Chaussée-d'Antin, 24

DENTS & DENTIERS
POSÉS SANS CROCHETS NI RESSORTS
Système perfectionné inconnu en Europe

MARIAGES RICHES 14, rue Maubeuge, Paris. 1 h. à 5 h. Vve GUYOT.

PHARMACIES DE FAMILLE
à 25, 40, 60 et 80 francs
3 Méd. aux Exp. — Envoi franco de la Notice
PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

CORS Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthe. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

NATATEUR GOSSELIN Breveté s. g. d. g. **SÉCURITÉ** Costume pour bains et sauvetage, se met sur ou sous vêtements. Laurent, 4, rue Mathis et 85, rue Lafayette.

EAU FIGARO Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

SOURCE MORNY CHATEAUNEUF
Eaux de table et de régime par excellence.
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

Annales de MM. les Officiers ministériels

2 MAISONS A PARIS

Etude de M^e LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29 Juillet, n^o 3 (successeur de M^e Quatremère).

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 28 juillet 1875, à deux heures de relevée, en un seul lot,

De **DEUX MAISONS** sises à PARIS, rue GÉRANDO, n^{os} 14 et 16 (9^e arrond.), avec le droit au hal et à la promesse de vente du terrain sur lequel elles sont construites.

Revenu net: 20,000 fr.

Mise à prix: 150,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements:

1^o A M^e LE BAUN, avoué poursuivant, à Paris, rue du 29 Juillet, n^o 3;

2^o Et à M^e DUSART, avoué à Paris, rue de Rivoli, n^o 150.

MAISON SCHONENBERGER

ÉDITEUR DE MUSIQUE, A PARIS, bd POISSONNIÈRE, 28, assemble la propriété musicale de nombreuses œuvres de 1^{er} ordre, telles que: LA FILLE DU RÉGIMENT, LE CHALET, LES MARTYRS, LINDA DE CHAMOUNIX; MÉTHODES de BERTINI, d'Alard, de Tulou pour piano, violon et flûte, etc., etc.

A VENDRE, après décès, par adjudication, même sur une enchère, en l'étude de M^e LAVOIGNAT, notaire à Paris, le 15 juillet 1875, à une heure.

Mise à prix (y compris les planches gravées, matériel et marchandises), 250 000 fr.

S'ad. à M^e LAVOIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

TERRAINS A BATIR, à PARIS LES-TERNES, rue Desmours, 60, rue de Courcelles, 143, 147, 149, 166, 168 et 170, et rue Rennequin, 47.

A ADJUGER, sur une ench., ch. des not. de Paris, 20 juillet 1875, en 4 lots. — 1^{er} lot: 396 m. 24 c. 15,000 fr. — 2^e lot: 978 m. 35 c. 50,000 fr. — 3^e lot: 976 m. 67 c. 40,000 fr. — 4^e lot: 440 m. 56 c. 16,000 fr.

S'ad. à M^e DESCHARS, not., r. de Grenelle-St-Germ., 9.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 20 juillet 1875, DE:

MAISON RUE FABERT, 46. — Produit: 6,700 fr. Mise à prix: 70,000 fr.

MAISON RUE DU CHATEAU, N^o 63. (Ci-devant rue du Chemin-de-Fer)

Produit: 3,700 fr. — Mise à prix: 35,000 fr.

S'ad. aux notaires: M^e Trousselle, boulevard Bonne-Nouvelle, 25, et M^e POURCELT, r. de l'Université, 46, dépositaire de l'enchère.

A ADJUGER, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1875, à midi,

MAISON A PARIS, DE LISBONNE, 11

Revenu net: 23,900 fr. — Mise à prix: 260,000 fr.

S'ad. à M^e BIESTA, notaire, rue Louis-le-Grand, 11.

A VENDRE à 45 kil. de Paris, ligne du Havre, TRÈS-JOLIE PROPRIÉTÉ

composée d'une **MAISON** récemment construite. — Sous-sol, caves, cuisine, salle de bain, calorifère, salle à manger. — 1^{er} étage: salon, boudoir, cabinet de travail. — 2^e étage: 4 chambres à coucher, fumoir pouvant être converti en salle de billard. 2 pavillons à droite et à gauche de la grille d'entrée, dont l'un est le logement du jardinier et l'autre remise et écurie. Jardin d'agrément et potager de 5,000 mètres. Serre. — Le jardin donne sur la Seine sans chemin de halage.

Facilités de paiement.

S'adresser à M^e Foulon, notaire à Meulan (Seine-et-Oise).

EAU DE ZENOBIE SEULE PARFAITE P^o RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEQUIN, 3, r. Huguierie, Bordeaux. Paris: THOREL, 17, r. de Buci, FAY, 9, r. de la Paix.

PÂTE ÉPILATOIRE perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

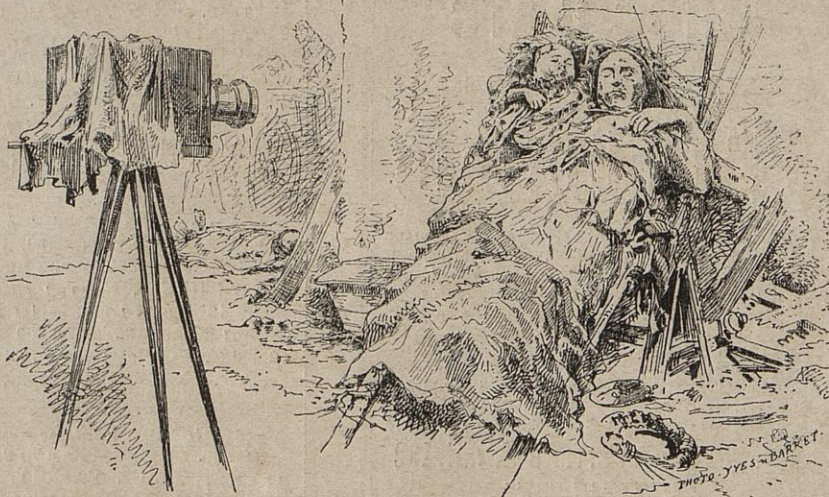


AGEN APRÈS L'INONDATION. — Quartier de la Remonte et Pont de Pierre. — La passerelle et le passage. — (D'après les croquis de M. Seigneret.)

LES PHOTOGRAPHIES

DES DÉSASTRES

En dehors des croquis de nos excellents correspondants, nous recevons de Toulouse de nombreux documents photographiques qu'il nous est impossible de reproduire, vu leur grande quantité et leur analogie. Hélas! toutes les ruines de ce malheureux pays se ressemblent; ce sont, pour la plupart, au milieu de pans de murs plus ou moins chancelants, des amas de matériaux de toutes sortes, poutres, solives, meubles, débris, dans un indescriptible désordre, dont nos gravures peuvent à peine donner une idée. Les premières photographies nous sont venues de M. Ducasse, photographe, rue d'Alsace-Lorraine, 25, et de M. Trantoul, 30, même rue. Les dernières sont dues à l'obligeance de M. Provost, 23, rue Lafayette, à Toulouse. M. Provost a bien voulu joindre à ses remarquables vues de Saint-Cyprien dans l'état actuel, des photographies des malheureuses victimes retrouvées dans les décombres. Nous n'oserions publier telles quelles ces images navrantes; en nous contentant de les indiquer par les petits croquis ci-joints, c'est peut-être trop!



LES VICTIMES. — La photographie.



LES VICTIMES. — Un père.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Vingt-huit ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur Beneke, professeur en médecine à l'université de Marbourg.

Cure n° 40,842. — M^{me} Marie Joly, de cinquante ans de constipation opiniâtre, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, spasmes et nausées.

Cure n° 9,180. — M. Gautbier, à Luzarche, d'une Constipation opiniâtre, perte d'appétit, catarrhe, bronchite.

Cure n° 45,270. — Phthisie. — M. Roberts, d'une consommation pulmonaire avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière rafraîchissent la bouche et l'estomac, enlèvent les nausées et les vomissements. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Revalescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.